

Zeitschrift: Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie
Band: 29 (1939)
Heft: 3

Artikel: Pérennité du jansénisme
Autor: Hegelbach, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-404150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pérennité du jansénisme.

„Les ruines de Port-Royal“, „Les derniers jansénistes“, „Grandeur et décadence du jansénisme“, „L'agonie du jansénisme“, etc... les oraisons funèbres (sans absoute) ont été prodiguées à ce mouvement avec une singulière générosité, sans lui causer grand dommage pour autant. Le jansénisme est un sujet immense et nous n'entreprenons ici que d'en tracer un aperçu schématique. Nous n'avons en outre aucune prétention à la neutralité, étant partisans autant qu'il est possible de l'être. Puissent seulement ces notes faire comprendre aux lecteurs de la „Revue“ le prodigieux attrait, la fascination que Port-Royal ne cesse d'exercer sur les âmes bien nées.

Qu'est-ce que le jansénisme ? S'il est une question embarrassante, c'est bien celle-là. Allez décrire en quelques phrases ce mouvement qui embrasse à la fois tous les domaines de la religion et pourtant reste si étroitement caractérisé ! Dresser seulement la bibliographie qui le concerne serait une œuvre de longue haleine, déjà en 1752 il fallait au P. Colonia S. J. quatre gros volumes pour en établir une liste approximative. Au cours des siècles on a abrité cent tendances disparates sous le couvert de ce nom, soit qu'un pourfendeur ait voulu mettre son adversaire au „bénéfice“ de fulgurantes condamnations, soit que de vagues sectaires aient désiré s'auréoler du rayonnement d'un grand idéal, sans oublier en outre la foule des croyants hétérodoxes en quête d'une généalogie glorieuse.

On ne saurait, à proprement dire, faire naître le jansénisme au XVII^e siècle, puisque rarement des penseurs se sont davantage inspirés du passé... „ardent amateur de la sainte antiquité“ lit-on sur plus d'une de nos épitaphes. C'est donc une tendance, un état d'esprit, qui remonte bien au-delà du Grand Siècle. De même on ne saurait lier le mouvement au génie français, car la morale de Pascal et d'Arnauld n'est rien moins qu'adaptée au tempérament souvent léger du Gaulois. Cependant c'est au XVII^e, près de Versailles, que le jansénisme (on a tout dit sur le non-sens de ce terme, Monsieur d'Ypres ayant été ultramontain), c'est à cette époque et cet endroit — disons-nous — que le mouvement a pris une forme définie. Son ampleur, cependant, ne s'est révélée que peu à peu, au début il s'agissait essentiellement d'une renaissance de l'augustinisme provoquée par les étranges aber-

rations de membres de la Compagnie de Jésus sur quelques questions de dogme. A ce point de vue il est juste de parler, comme ses tenants l'ont toujours fait, du „fantôme“ du jansénisme, puisque ses adversaires y ont vu une „hérésie imperceptible“. Dans la suite, les écrivains port-royalistes passèrent à l'épuration dans le domaine des mœurs et de la discipline, finalement à tout ce qui a rapport au service de Dieu, jusqu'à la liturgie, jusqu'aux arts. Mais il ne faut jamais perdre de vue que la doctrine conditionne et inspire tout (comme chez les jésuites). Un auteur, même aussi averti qu'Augustin Gazier, a tort de vouloir faire tenir le mouvement dans le dogme et l'éthique, il nous semble que les bonnes relations de cet historien avec certains prélats dénoncent bien sa tendance, qui est d'amenuiser autant que possible les divergences et de restreindre le jansénisme au domaine le moins compromettant. Loin de là ! au fur et à mesure des polémiques, les Solitaires en sont venus à définir leur opinion sur toutes les branches de la théologie, et l'on n'a pas encore suffisamment mis en relief la profondeur, la justesse et l'importance de leurs vues au sujet du gouvernement de l'Eglise : qu'il s'agisse de l'épiscopat, du pape ou de la supériorité des conciles. D'autres apologistes sont d'avis que le jansénisme n'est qu'une réapparition du pur christianisme primitif ; si flatteuse que soit cette opinion, nous devons avouer que Port-Royal n'eut jamais cette prodigieuse largeur. Il représente une des tendances, une des écoles dont l'ensemble seulement développe toute la plénitude et la totalité du catholicisme. Le jansénisme ne saurait être le fait des masses, ne serait-ce que par suite de ses exigences ascétiques et de cette „obligation de lire l'Ecriture et de s'instruire de la religion“ qu'il comporte. Il restera l'apanage d'une élite. Ses endances fortement monastiques (l'aspect le moins étudié) montrent bien que s'il veut rester pur il doit demeurer restreint ; ce n'est qu'une des lampes suspendues dans le sanctuaire, mais une des lampes nécessaires pour bien voir le tabernacle. Le jansénisme n'a pas la prétention d'être la forme unique selon laquelle il soit permis à une âme d'être chrétienne, Dieu n'a pas introduit l'uniformité dans sa création. Remarquons par ailleurs que le jansénisme possède tellement une atmosphère, un état d'esprit, une façon de vivre, de prier, d'écrire particuliers, qu'on le distingue aisément entre cent. On ne peut vraiment lui comparer que la *societas Jesu* qui possède, à défaut d'une spiritualité et de mœurs comparables, une semblable force et cohésion.

Nous disons: „pérennité du jansénisme“, et c'est en effet une des erreurs de base de l'ouvrage de Sainte-Beuve que de chanter requiem à propos de la destruction du monastère des Champs, la dispersion des Messieurs n'a fait que mieux répandre leur idéal, c'est ce que nous allons rapidement esquisser.

Le XVIII^e siècle fut avant tout, dans l'Eglise, le siècle de la Bulle Unigenitus (du 8 septembre 1717). L'examen attentif de ses 101 propositions fait éclater l'orthodoxie de la pensée quesnelliste. Le document fut imposé aux pontifes romains, puisque Benoît XIV jugeait l'oratorien parfaitement orthodoxe, étant lui-même convaincu de la Grâce efficace par elle-même et de la Prédestination gratuite, au point de s'être fait traiter de demi-janséniste par sa cour. Pie VI finit par faire le sacrifice de la Bulle en la déclarant d'un intérêt purement historique, „historice, non dogmaticæ“; mais auparavant elle eut le temps de mettre en ébullition toute la France croyante et laissa l'Eglise déchirée et ravagée à la veille de la Révolution, impuissante, par manque d'unité, à se défendre contre les philosophes de l'Encyclopédie. La lutte se concentra d'abord autour du Parlement et de la Sorbonne, probablement parce que les gens de robe et les maîtres en théologie possédaient la piété la plus éclairée. Même quand le roi eut fait enregistrer la Bulle comme loi d'Etat, les parlementaires persistèrent à la considérer comme nulle et non avenue; tous les avocats de Paris furent en grève pour cela, d'août à novembre 1731. La Sorbonne ne s'opposait pas avec moins d'acharnement, et plus de cent docteurs se virent exiler en province. La faculté de Louvain, la seconde d'Europe en célébrité, également favorable à l'augustinisme, connut aussi les foudres romaines; le docteur van Espen, la gloire de cette université, dut, à l'âge de 82 ans, chercher refuge en Hollande avec d'autres théologiens. Parmi les évêques il y en eut de farouchement appelants et réappelants, ils furent persécutés ou emprisonnés, tel le pieux Soanen; Rastignac, archevêque de Tours, mourut empoisonné. Certains d'entre eux réussirent néanmoins à se maintenir fort longtemps et à marquer profondément leur diocèse. Mais les jésuites surent changer peu à peu la face de l'Eglise de France par leur influence sur la nomination des prélats, choisis parmi les plus éhontés papistes; le cardinal de Rohan (le triste héros de l'Affaire du Collier) et l'innommable Talleyrand sont de leurs créatures. Les „Amis de la vérité“, comme ils se désignaient, furent nombreux également

dans le bas clergé, on en eut raison par l'interdit et les lettres de cachet (envoyées par milliers sous le cardinal-ministre Fleury); quant aux laïcs, on tenta de les mâter au moyen des billets de confession, du refus de sacrements et de sépulture ecclésiastique, scandales qui se répétèrent pendant tout le siècle suivant. Mais c'est principalement dans les monastères que les doctrines port-royalistes trouvèrent les plus acharnés défenseurs: l'Oratoire et la Trappe regorgeaient de jansénistes militants, les bénédictins de Saint-Maur et ceux de Saint-Vannes rejetèrent ouvertement la Bulle et entrèrent en foule dans la voie de l'appel au concile, plus de 500 furent incarcérés. Il y eut des abbayes intraitables qu'il fallut détruire pour en venir à bout, comme Saint-Polycarpe au diocèse de Narbonne et le monastère des bénédictines de Saumur. Dans d'autres cas les exécuteurs du pape se contentaient de l'interdiction d'accepter des novices, de la défense d'enseigner (Ursulines), de la dispersion dans les cas obstinés, comme pour les Filles du Calvaire. Cependant, il faut l'avouer, ces religieux, ces religieuses ont résisté de leur mieux, mais ce n'est plus Port-Royal, hélas! Les cœurs n'ont plus la même trempe. Pour soutenir l'ardeur des combattants on édita des ouvrages en masse, imprimés clandestinement et répandus grâce à un réseau d'agents secrets. Les fameuses „Nouvelles ecclésiastiques“ ne cessèrent de paraître hebdomadairement de 1728 à 1803. (Comment Gazier peut-il prétendre que les port-royalistes manquaient de cohésion dans l'action, lorsqu'on connaît la prodigieuse organisation camouflée qui couvrait tout le pays de ses ramifications et franchissait même la frontière?) Le XVIII^e se signale par une foule de réimpressions jansénistes, qui songerait qu'à cette époque, jugée frivole entre toutes, le seul Nicole fut publié à plus de 100 000 exemplaires! Sans préjudice d'œuvres nouvelles, de Mésenguy par exemple, admirable figure à mettre au rang des premiers Solitaires.

Evidemment que les fils de Loyola ne demeurèrent pas en reste, le P. Pichon dans sa „Fréquente Communion“ qui fit tant de bruit, ravale une fois de plus l'Eucharistie au niveau d'un remède à tout faire (les jansénistes ne s'opposèrent jamais à la réception fréquente du sacrement, mais au manque de préparation des âmes qui s'en approchent). C'est en ce siècle également qu'on voit poindre l'hérésie moderniste, chez le jésuite Hardouin entre autres, qui penche singulièrement vers le déisme. Mais le haut fait de la Compagnie c'est l'introduction de la dévotion nouvelle

au Sacré-Cœur, dont la triple invocation afflige à jamais la fin de toutes les messes basses romaines.

Il est normal que les nations asservies depuis longtemps à la papauté, au point d'en perdre tout vestige de colonne vertébrale, restèrent fermées au jansénisme, mais il sut conquérir au XVIII^e les Pays-Bas autrichiens et la Hollande. L'Eglise d'Utrecht surtout brillait alors d'un éclat sans pareil par l'orthodoxie de sa pensée et la sévérité de ses mœurs. Je n'ai pas besoin de rappeler les étroites relations de l'évêque de Castorie avec Port-Royal, et l'on connaît les démêlés de M^{sr} Codde avec le Saint-Siège à propos du Formulaire. Combien d'éminents port-royalistes trouvèrent là-bas un refuge hospitalier ! A l'époque que nous étudions, le chanoine Legros professa durant 25 ans à Amersfoort, et l'abbé d'Etemare (qui avait célébré sa première messe à N. D. de Port-Royal) fonda le séminaire de Rhynwick ; c'est à un autre janséniste pourchassé, Du Pac de Bellegarde, l'éditeur d'Arnauld, que nous devons une des meilleures histoires de cette Eglise métropolitaine. L'on sait quelle étonnante quantité d'in-folio, de manuscrits, de tableaux, de nos reliques les plus précieuses ont été mis en sûreté là-bas. Mais nous aurons à revenir sur ce point avec quelque amertume malheureusement.

Sous la Révolution, M^{sr} Grégoire fut la figure janséniste la plus en vue (c'est lui qui étreint dom Gerle et le pasteur Rabaud dans le „Serment du jeu de paume“ si connu). On a tout dit sur son désintéressement, ses vertus, sa charité. Il fonda en 1795 la „Société de philosophie chrétienne“ qui resta durant tout l'Empire un lieu de rencontre des fervents de Port-Royal. Nous ne pouvons qu'effleurer ici cette „Constitution civile du clergé“ dans laquelle nombre d'historiens découvrent bien plus de jansénisme qu'il y en a réellement. N'oublions pas que cette constitution de 1790 divisa passagèrement nos amis en deux camps, il y eut parmi eux presque autant de réfractaires que d'assermentés, et je mets au défi de distinguer dans l'élaboration de ce texte l'inspiration gallicane de celle du jansénisme. L'influence du second est par contre assez visible dans l'encyclique des „évêques réunis“ du 15 mars 1795.

L'avènement de Bonaparte prélude à un coup de barre ultramontain que sanctionna définitivement le Concordat („la plus grande faute de ma vie“ confessait Napoléon à Sainte-Hélène). Alors qu'autrefois les familles, on devrait dire : les tribus jansénistes, habitaient de préférence à Paris le triangle délimité par les

trois pèlerinages de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Etienne-du-Mont et Saint-Médard, elles commencèrent dès le Consulat à se grouper dans la paroisse Saint-Séverin dont les douze desservants étaient des leurs. Rien n'est émouvant comme l'évocation des mœurs patriarcales et dévotes de ce milieu. Les campagnes connurent quelques foyers semblables, fondés par d'admirables curés dont François Jacquemond, desservant du village de Saint-Médard-en-Forez, reste le modèle. Le Lyonnais était alors une marche janséniste par l'influence de son archevêque Malvin de Montazet, comme Troyes le devint sous M^{gr} Bossuet (il s'agit du neveu). Mais la disparition de ces protecteurs et le triomphe de l'esprit jésuitique sous la Restauration, accompagnés d'une recrudescence de refus de sacrements et de sépultures, marque le signal d'une nouvelle vague de tribulations plus pénibles. En ce XIX^e siècle cependant, l'idéal janséniste se répandait hors des Gaules, en Italie entre autres, contrée qui envoyait une foule de pèlerins dans le val de Chevreuse. C'est à cette époque aussi que le mouvement commença d'exercer son attrait sur quelques protestants de marque, qui se convertirent, séduits par ce catholicisme digne des siècles anciens. Dès 1834 les jansénistes constituèrent à Paris la „Réunion catholique“, organisation présidée par le premier vicaire de Saint-Séverin; elle posa les fondements de l'importante bibliothèque qui existe toujours. Leur publication: „La Revue Ecclésiastique“, succédant aux „Nouvelles Ecclésiastiques“, combattait avec acharnement dom Guéranger, ce fléau majeur de l'Eglise, ainsi que l'infailibilité que les P. P. Jésuites commençaient à prôner sans vergogne comme le panacée miraculeux. La publication était tirée à 300 exemplaires, chiffre qui indique avec assez de précision le nombre des familles jansénistes d'alors.

Après la mort de M^r Silvy (1847), ce pieux janséniste qui avait acquis le domaine des Champs et recueilli mainte relique, la propriété passa entièrement aux Frères Saint-Antoine, une congrégation janséniste qui eut ses années de grandeur. Au début du XVIII^e siècle l'abbé Tabourin fondait cette communauté dans le but d'instruire et de catéchiser les enfants du faubourg Saint-Antoine, elle se chargea également de plusieurs écoles paroissiales gratuites et en eut un moment 17. Plus en vue, ces frères subirent évidemment de plus vives persécutions et finalement furent remplacés en 1887, dans leur ultime fief de Saint-Lambert (proche de Port-Royal des Champs) par des instituteurs laïcs.

Avec la loi Falloux du 15 mars 1850, donnant toute licence à l'enseignement libre, les jésuites commencèrent à se répandre comme l'arianisme au temps de saint Athanase, et les nôtres furent pourchassés à l'instar des tenants de ce célèbre Père. Le Second Empire vit paraître une nouvelle publication janséniste : „L'Observateur catholique“ qui contient des articles fort intéressants sur l'immaculée conception, car les port-royalistes furent toujours autant ennemis de la mariolâtrie que des dévotionnettes.

La déclaration de l'infailibilité marque un tournant décisif dans le mouvement janséniste, et c'est ici la place d'évoquer les pieuses, les courageuses, les admirables sœurs de Sainte-Marthe, auxquelles revient la gloire immarcescible d'avoir sauvé alors notre honneur. La communauté fut fondée en 1713, avec la permission du cardinal de Noailles, poursuivi de remords après la destruction du monastère de Port-Royal. Les Filles de Sainte-Marthe se vouaient aux malades et à l'instruction gratuite des jeunes filles. La fameuse „Boîte à Perrette“, établie par le testament de Nicole et augmentée de legs importants, constituait le plus clair de leurs ressources. (En 1789 cette caisse de secours se montait à 750 000 livres.) Pendant le XVIII^e les sœurs dirigèrent de nombreuses écoles parisiennes, dès 1801 elles desservent tous les grands hôpitaux de la capitale, ainsi que les infirmeries de Polytechnique et de plusieurs lycées. Mais l'idolâtrie vaticane de 1870 marque la ruine de leur prospérité. Le pur jansénisme — nous le disons bien haut —, fidèle au mot d'ordre de Saint-Cyran : „Non erit vobis veritas nova“, se cabra toujours devant le blasphème de l'infailibilité. Voici un passage de la lettre historique que la Supérieure générale adressa à la direction de l'assistance publique dont elle dépendait : „La communauté de Sainte-Marthe n'a jamais pu accepter les nouveaux dogmes que l'Eglise moderne impose à la foi catholique.“ Quel fier langage ! et quelle douleur déchirante on sent percer dans la phrase suivante : „Le clergé ne lui a pas pardonné sa résistance.“ En effet, on leur arracha les novices, on les chassa de partout, sans que leur force d'âme ait jamais fléchi ; elle furent en tous points dignes des Mères du Grand Siècle. Finalement elles se réfugièrent à Magny-les-Hameaux, la nécropole janséniste, où la dernière survivante, sœur Simon, est morte en 1918, révérée comme un symbole par ses amis, et longuement pleurée.

Quant au sort du jansénisme au XX^e siècle, c'est un thème qui nous remplit de tristesse. A la „Réunion“ succéda la „Société Saint-

Augustin“, aujourd’hui passablement inféodée à Rome (j’en possède des preuves tangibles). Sous prétexte que le schisme est pire que l’hérésie, ils trahirent lamentablement en 1870; (bien sûr que le schisme papal est encore plus grave que l’hérésie moliniste!). Depuis que la mort leur a enlevé 2 ou 3 historiens de valeur, il ne reste qu’un petit cercle de braves gens certes, mais ridiculement pusillanimes, ne gardant de Port-Royal que le nom ... et les pierres. En outre nous connaissons un certain nombre de moines et d’ecclésiastiques qui se croient jansénistes, mais qui trembleraient de l’avouer devant leur supérieur hiérarchique; „orare, pati“, oui c’est notre lot, mais „silere“ jamais! Se taire c’est abdiquer, un janséniste authentique ne cède pas! Il ne subsiste aujourd’hui de véritablement port-royalistes qu’un petit noyau de prêtres vivant en marge ou hors de l’Eglise romaine, et qui conservent de leur mieux ce prodigieux patrimoine.

Avant de clore il nous reste à définir la position du jansénisme en face des vieux-catholiques. Léon Séché, dans un de ses ouvrages, apparente jansénisme et catholicisme libéral, c’est une grossière erreur; il y a des rapports (comme avec le gallicanisme) mais minimes. Or le vieux-catholicisme fut singulièrement influencé à ses débuts par la pensée des Darboy, Gratry, Montalembert, Bordas-Demoulin, Loyson, Michaud, Jean Wallon... c’est dire qu’on n’oserait le considérer comme l’héritier légitime de Port-Royal, pas plus que l’Eglise hollandaise, qui a passablement „évolué“. On peut déceler, c’est vrai, de nombreuses similitudes dans la constitution et le dogme, mais le jansénisme se distingue foncièrement par plusieurs points importants de discipline ou concernant lessacrements. Je glisse là-dessus pour ne pas susciter une vaine polémique. Selon nous, les vieux-catholiques auraient tout avantage et profit à revenir, ne serait-ce qu’un peu, au rigorisme des confesseurs de Port-Royal.

Concluons. Nous avons intitulé ces lignes: Pérennité du jansénisme, en essayant de peindre ce „filet d’eau douce qui refuse de se perdre au sein des flots amers“; même si l’importance numérique des jansénistes est faible de nos jours, un idéal qui a survécu à des épreuves pareilles est invulnérable, il trouvera sans cesse des êtres enthousiastes pour s’y vouer corps et âme. Port-Royal est un tel enrichissement pour l’Eglise, un parfum si particulier et si suave répandu sur les pieds du Seigneur, un joyau si pur, qu’il ne doit pas et qu’il ne peut pas périr.

Marcel Hegelbach, prêtre.